

Dans le sud de l'Italie, un village déserté reprend vie en accueillant des immigrants

En 1998, la bourgade de Riace a ouvert ses portes. Les migrants y ont pris racine

Reportage

Riace (Italie)
Envoyé spécial

On l'appelle « *le village des migrants* ». En arrivant sur la petite place de Riace, ce village du fin fond de la Calabre perché sur une colline, non loin de la côte, on comprend vite pourquoi. Les fillettes qui courent en criant, en cet après-midi presque estival, sont éthiopiennes, érythréennes ou somaliennes. Comme leurs mères qui veillent sur elles depuis l'atelier de couture, un peu plus loin. Ce n'est pas pour rien qu'à l'entrée de Riace, le panneau indique « ville d'accueil » et qu'il y a quelques jours, *L'Observatore Romano*, le quotidien du Vatican, a cité cette bourgade comme un exemple à suivre vis-à-vis des immigrants.

Alors que d'un bout à l'autre de l'Italie, les Tunisiens arrivés ces dernières semaines à Lampedusa sont rejetés, le maire de Riace, Domenico Lucano, a fait savoir au gouvernement que sa commune était prête à en accueillir une partie. Une quarantaine de communes des alentours aussi se disent disponibles à emboîter le pas de Riace sur le chemin de la solidarité choisi un jour de juillet 1998.

Ce jour-là, une embarcation avec 300 Kurdes à bord échoue sur la côte. Les habitants ne réfléchissent pas à deux fois et ouvrent leurs portes. C'est le déclic. Ces étrangers arrivés de la mer constituent une aubaine pour un village en voie de dépeuplement. Riace comme tant d'autres communes calabraises est déserté par ses habitants, partis chercher fortune ailleurs.

Alors que le bourg comptait plus de 2 500 personnes dans le passé, il n'en abrite plus que quelques centaines. La découverte, en 1972, au large, des *Bronzes de Riace*, deux sculptures grecques du V^e siècle avant J.-C., a été la énième déception. Les statues sont parties au musée de Reggio de Calabre. Avec les touristes qui devaient affluer ici et contribuer à stopper l'émigration.

Riace comprend alors que sa richesse réside dans l'accueil des étrangers. Le village allait remplir le vide laissé par ses émigrés partis au Canada ou en Australie avec ces immigrants venus, eux aussi, de loin. « *Un avenir était possible, avec une nouvelle cohésion sociale. Les gens s'en allaient, l'école avait*



Deux réfugiées érythréennes dans un atelier de couture à Riace. PIERRE LE TULZO



fermé, les services de base commençaient à manquer. On se demandait à quoi bon programmer encore des travaux publics, et même tenir en vie un bourg qui se vidait petit à petit. Or, avec ces nouveaux arrivés, l'espoir pouvait renaître », explique le maire.

Assis au café ou sur les marches de l'église, les habitants semblent habitués à une situation qui leur apparaît désormais comme normale. « *Nous nous sommes pas mal repeuplés, mais je peux vous dire que le village était littéralement mort* », lance, satisfait, l'un d'entre eux. Un autre villageois acquiesce en regardant les enfants courir dans les ruelles : « *Pour nous, ce sont tous des petits-fils.* »

Une association se charge de repérer les logements vides et de les remettre en état pour l'accueil des réfugiés. Ceux-ci ne sont pas laissés seuls. En attendant les subventions pour les demandeurs d'asile qui tardent systématiquement, des bons sous la forme

d'une sorte de monnaie locale, à l'effigie de Gandhi, Luther King ou Che Guevara, circulent librement dans le village. Au moment où l'argent arrivera, les magasins demanderont à être réglés directement à la commune.

« **Nous nous sommes pas mal repeuplés, mais je peux vous dire que le village était littéralement mort** »

Un habitant de Riace

En attendant la définition de leur statut, les réfugiés occupent leur temps avec profit. Le silence des ruelles est rompu par des ateliers de couture, de menuiserie, de céramique, de verrerie qui ont été ouverts en vertu d'un plan régional pour l'insertion des migrants. L'idée est de transmettre aux immigrants les vieux métiers du cru.

Employée à la verrerie, Lubaba est arrivée d'Éthiopie il y a trois ans, au terme d'un long périple. En Libye, elle s'est embarquée pour Lampedusa, avant de commencer un autre voyage dans les centres d'accueil italiens, cette fois. Jusqu'à Riace où elle a décidé, enfin, de s'arrêter. « *J'ai un logement, j'ai de quoi vivre, j'apprends un métier et ma fille est née ici* », explique-t-elle.

Six mille réfugiés sont passés par le village au fil des années. Si beaucoup repartent, certains restent et tentent de créer leur propre atelier ou commerce. Un choix qui n'est pas facile, comme a pu le constater cette Afghane qui a ouvert Les Tricots d'Herat (ville afghane) après avoir fui son pays avec ses deux enfants à la suite de la mort de son mari. « *Nous avons de quoi manger grâce à ce que j'arrive à vendre, mais c'est dur. L'hiver, c'est mieux, mais l'été, j'ai plus de mal avec les tricots en laine* », explique-t-elle en travaillant sous le regard de sa fille Faeze.

Cette dernière n'a pas de doute. Son avenir est ici. Dans son italien au fort accent calabrais, elle dit se sentir « *comme les autres à l'école* ». Plus de 200 réfugiés comme elle et les membres de sa famille ont fait le choix d'être les nouveaux citoyens de Riace. ■

Salvatore Aloise